

Les questions enchâssant les verbes d'attitude dans le contexte d'explications¹

Joanna Blochowiak
Département de Linguistique
Université de Genève
<joanna.blochowiak@unige.ch>

Résumé

*Le but de cet article est d'établir les propriétés syntaxiques, sémantiques et pragmatiques des opérateurs des questions pourquoi et comment ainsi que des prédicats savoir et croire afin de résoudre un problème qui apparaît au sein de la famille des questions à but explicatif. Il s'agit du problème de la non-uniformité des opérateurs interrogatifs pourquoi et comment dans les questions concernant le savoir et la croyance : Comment sais-tu que p ? mais pas *Pourquoi sais-tu que p ? et Pourquoi crois-tu que p ? mais pas *Comment crois-tu que p ?.*

Mots clés : opérateurs interrogatifs pourquoi et comment, verbes factifs et non-factifs, croire, savoir, états mentaux cognitifs et non-cognitifs, explications, pseudo-explications

1. Introduction

L'étude des *questions-pourquoi* est indéniablement liée à l'analyse de la notion de l'explication. La réponse canonique à la question *Pourquoi p ?* prend la forme *p parce que q*. Le contenu de *p* correspond à ce qu'on cherche à expliquer ou *explanandum* et le contenu de *q* est ce qui explique ou *explanans*². La paire question *pourquoi* – réponse *parce que* forme ainsi un cadre explicatif paradigmatique. Mais l'opérateur interrogatif *pourquoi* n'est pas le seul à avoir le potentiel de produire des questions à but explicatif. En liaison avec un verbe d'attitude comme *savoir*, la *question-comment* requiert aussi la réponse avec *parce que* : *Comment sais-tu que p ? – Je sais que p parce que q*. Le troisième type de questions à but explicatif est le résultat d'enchâssement du verbe d'attitude *croire* sous l'opérateur interrogatif *pourquoi* : *Pourquoi crois-tu que p ? – Je crois que p parce que q*. Nous obtenons ainsi trois types de questions qui appellent une réponse avec le connecteur *parce que* :

¹ Cet article reprend et développe les problèmes abordés dans mon mémoire de DEA.

² Cette terminologie a été introduite par Hempel (1948) dans son modèle déductif nomologique de l'explication où il associe l'explication à une déduction dont les prémisses (*explanans*) fournissent l'explication de la conclusion (*explanandum*). Nous allons utiliser ces termes de manière plus large en traitant *explanandum* comme ce qui est à expliquer et *explanans* comme ce qui explique.

Pourquoi p ?, *Comment sais-tu que p ?* et *Pourquoi crois-tu que p ?*. Le phénomène surprenant à propos des deux derniers types de questions est qu'il est impossible d'inverser leur opérateur interrogatif (sans obtenir un sens très particulier) : *Comment sais-tu que p ?* mais pas **Pourquoi sais-tu que p ?* et *Pourquoi crois-tu que p ?* mais pas **Comment crois-tu que p ?* (Austin (1946, 47), Hintikka (1989, 107)).

Ce problème qui a tout d'un puzzle ontologico-linguistique est le point de départ de cet article. Afin de trouver une approche correcte de ce phénomène, outre l'examen comparatif des prédicats *croire* et *savoir*, il faut analyser le comportement des *questions-pourquoi* et des *questions-comment*. Les deux types de questions sont assez différents l'un de l'autre.

Le plan de l'article est le suivant. Tout d'abord, je vais situer les deux types de questions dans le tableau des questions en général. Ensuite, je vais esquisser tour à tour les propriétés syntaxiques, sémantiques et pragmatiques régissant le comportement des questions à but explicatif. Enfin je vais proposer une analyse sémantique et pragmatique des prédicats *croire* et *savoir* qui mettra l'accent sur la factivité, l'aspect ainsi que les caractéristiques cognitives des états mentaux qu'ils expriment. La prise en compte synergique de ces propriétés va s'avérer cruciale pour la résolution du problème de la non-uniformité des opérateurs interrogatifs *pourquoi* et *comment* dans les questions concernant le savoir et la croyance.

1.1. Tableau comparatif des questions

Traditionnellement on distingue deux grands groupes de questions⁴ : (i) les questions polarisées appelées aussi les questions *oui/non* et (ii) les questions *qu-* (*wh-questions*).

Les questions appartenant au premier groupe peuvent être formées par l'inversion (p. ex. *Paul travaille-t-il aujourd'hui ?*) ou par l'insertion de *est-ce que* (*Est-ce que Paul travaille aujourd'hui ?*). Le point commun de ces questions réside dans le type de réponses qu'elles admettent qui peut être une simple réponse par *oui/non*. Mais elles autorisent aussi un autre type de réponses, par exemple quelqu'un pourrait répondre à notre question : *Aujourd'hui nous sommes dimanche*. Le dernier type de réponse est indirect : *Le dimanche on ne travaille pas, aujourd'hui nous sommes dimanche, donc Paul ne travaille pas aujourd'hui*.

⁴ Il existe également d'autres types de questions mais elles ne nous intéressent pas ici. Il s'agit des questions alternatives comme *Tu veux du thé ou du café ?*, des questions écho comme *Tu m'a apporté quoi ?* et des questions rhétoriques : *M'as-tu jamais aidé pour préparer le dîner ?*

Le deuxième groupe de questions, les *questions qu-*, contient les questions avec les opérateurs interrogatifs suivants : *qui, quand, quel x, où, comment*⁵. Le principal point commun de ces questions est à retrouver dans la forme de leur réponse. Toutes les questions du type : *Qui était présent à la fête ?, Quand la fête a eu lieu ?, Quel costume portait Paul ?, Où sont allés les invités après la fête ?, Comment est venu Jean ?* peuvent recevoir un type de réponse similaire : il existe un *x* tel que, *x* est une personne qui était présente à la fête, *x* indique le moment temporel de la fête, *x* est un costume que Paul portait, *x* est un endroit où sont allés les invités après la fête, *x* est un moyen par lequel Jean est venu (p. ex. en voiture). De manière générale, les *questions qu-* demandent comme réponse un objet individuel ou une liste d'objets (personne, endroit, moment spacio-temporel), ce qui veut dire que les opérateurs interrogatifs des *questions qu-* lient une variable.

Généralement, on range les *questions-pourquoi* dans la catégorie des *questions qu-*. Mais il y a certains indices syntaxiques et sémantiques qui suggèrent que les *questions-pourquoi* sont d'un type différent. En effet, ce sont les seules questions qui exigent une réponse en forme de phrase complexe avec un connecteur comme *parce que*. Par exemple, la question : *Pourquoi Marie est heureuse ?* peut avoir comme réponse la phrase complexe : *Marie est heureuse parce qu'elle a réussi son examen de maturité*, où la première partie de la phrase complexe est la proposition qui suit l'opérateur de la *question-pourquoi* (elle est souvent omise dans les dialogues de tous les jours), la seconde partie constitue la réponse propre à la question et les deux parties sont reliées par le connecteur *parce que*.

1.2. Propriétés syntaxiques de pourquoi et comment.

Du point de vue syntaxique, les *questions-pourquoi* sont les seules qui ne laissent pas de trace. De manière extrêmement simplifiée on peut dire que la 'trace', dans la grammaire générative, sert à marquer l'endroit dans la phrase d'où un élément a été déplacé. En particulier, dans les questions, les traces sont associées syntaxiquement aux 'mouvements' d'opérateurs interrogatifs. Ainsi, l'exemple (1a), qui représente ce qu'on appelle la structure de surface, dérive de la structure profonde (ou la structure-D, pour *deep structure*) donnée en (1b) :

⁵ La dénomination *questions qu-* qui est la traduction de la version anglaise de *wh-questions* est quelque peu trompeuse dans les deux langues. En effet, les abréviations *qu-* et *wh-* font référence aux premières lettres des opérateurs interrogatifs faisant partie de ce groupe de questions. Mais dans les deux langues il y a des contre-exemples, comme *comment* ou *où* en français et *how* en anglais. Malgré cette incohérence, l'appellation *questions qu- / wh-questions* est largement utilisée.

- (1) a. Où va Jean ?
b. Jean va où ?

Dans (1b) *où* est dans la position indiquant la cible de *aller* qui se trouve déplacée vers le début de la phrase en laissant une trace (*t*) dans sa position dite d'origine :

- c. (Où_{*t*}) (va Jean *t*_{*i*})

Ainsi, les interrogatives en français contiennent les traces dans leur structure de surface mais également dans leur forme logique ce qu'on peut voir en considérant l'ambiguïté de la portée des opérateurs interrogatifs :

- (2) a. Où est allé tout le monde ?

En effet, soit la phrase (2a) présuppose que tout le monde est allé dans un même endroit soit elle ne le présuppose pas. Les deux possibilités peuvent être différenciées par les deux formes logiques suivantes :

- b. (Où_{*t*}) ($\forall x$) (x est allé *t*_{*i*})
c. ($\forall x$) (Où_{*t*}) (x est allé *t*_{*i*})

Ainsi, (2a) peut être désambiguïté par l'ordre de quantificateur et d'opérateur interrogatif.

On peut conclure à cette étape que les interrogatives françaises laissent des traces aussi bien dans leur structure de surface que dans leur forme logique.

En revanche les questions commençant par *pourquoi* n'ont pas de trace ni dans leur structure de surface ni dans leur forme logique (cf. Bromberger 1987 pour les *why-questions*).

Il y a un exercice très facile pour se convaincre que les *questions-pourquoi* n'ont pas de trace en structure de surface. En français, toutes les questions qui laissent les traces peuvent être posées comme une question *in situ*. Les questions *in situ* sont celles qui ont leur opérateur interrogatif dans la position d'origine, c'est-à-dire là où demeure la trace après le déplacement d'opérateur interrogatif en position initiale de la phrase. Ainsi, à propos de la phrase (3) :

- (3) Il a mangé une pomme hier soir.

on peut poser les deux questions *in situ* :

- (4) a. Il a mangé quoi ?
b. Il a mangé quand ?

mais poser la *question-pourquoi* en forme *in situ* n'est pas correct :

- c. *Il a mangé pourquoi ?

La non-acceptabilité de (4c) démontre que *pourquoi* occupe la position initiale de la phrase dans la structure profonde d'où découle

l'impossibilité de son apparition derrière le verbe et, par conséquent, l'absence de trace.

Ainsi, les *questions-pourquoi* n'ont pas de trace dans leur structure de surface⁶ et il semble qu'elles n'ont pas de traces dans leur forme logique non plus. Considérons l'exemple suivant⁷ :

(5) a. Pourquoi Adam a-t-il mangé la pomme ?

Comme beaucoup de questions, la *question-pourquoi* peut être posée avec un contour d'intonation c'est-à-dire un accent emphatique ou focus différent, ce qui donne lieu aux quatre possibilités suivantes :

b. Pourquoi Adam a-t-il mangé la pomme ?

c. Pourquoi ADAM a-t-il mangé la pomme ?

d. Pourquoi Adam a-t-il MANGÉ la pomme ?

e. Pourquoi Adam a-t-il mangé la POMME ?

Le placement différent du focus crée tout d'abord différents présupposés pour chaque question et forme, par là, l'exigence d'une réponse différente à chacune des questions. La question (5a/b) étant sans focus, il ne se pose aucune exigence quant à sa réponse, mise à part celle du sens. En ce qui concerne la question (5c), elle présuppose que quelqu'un d'autre, à part Adam, pourrait avoir mangé la pomme mais il ne l'a pas fait. En conséquence une réponse appropriée qui tiendrait compte de ces présupposés pourrait être telle que par exemple : *Parce qu'Adam était le seul homme avec lequel Eve a communiqué*. La question (5d) présuppose qu'il était possible pour Adam de faire autre chose avec la pomme que de la manger, mais il l'a quand même mangée, ce qui met des contraintes sur la réponse : *Parce qu'il ne savait pas quoi en faire d'autre*. La dernière question (5e) suggère qu'il y avait autre chose qu'Adam pouvait manger mais il ne l'a pas fait et la réponse doit le mettre en avant : *Parce que la pomme était la seule nourriture autour*.

⁶ Telle est aussi la conclusion de Bromberger (1987) au sujet des *why-questions* en anglais. Néanmoins ce constat doit être nuancé pour le français. Il existe des situations où les *questions-pourquoi* peuvent avoir la forme *in situ* car elles ont une trace. Il s'agit des questions demandant le but d'une action. Elles peuvent être identifiées par la forme de leur réponses qui commence avec la préposition verbale *pour* marquant le but : *Vous êtes venu pourquoi ? – Pour rendre visite à ma grand-mère* (pas de réponse en *parce que*). Ce constat peut être compris notamment en considérant la hiérarchie des ajouts circonstanciels établie par Cinque (1999) qui place les buts en bas de son échelle ce qui explique la possibilité de leur mouvement et, par là, les traces.

⁷ Nous allons utiliser en guise d'exemple un ensemble de phrases souvent repris par les chercheurs sur les *questions-pourquoi* (parmi d'autres : Van Fraassen 1988 et Bromberger 1987 et 1992).

En résumé, le différent placement d'accent emphatique compte par rapport à ce que l'on va considérer comme une réponse appropriée ou non.

Comparons cela avec les questions qui ne commencent pas par *pourquoi*. Il est aussi possible de les poser avec un contour d'intonation normal ou avec différents accents emphatiques. Ainsi, si on remplace l'opérateur *pourquoi* par *comment* on retrouve les quatre possibilités de poser la question :

- (6) a. Comment Adam a mangé la pomme ?
 b. Comment ADAM a mangé la pomme ?
 c. Comment Adam a MANGÉ la pomme ?
 d. Comment Adam a mangé la POMME ?

Les changements dans la focalisation ont aussi des conséquences sur les *questions-comment*, mais elles sont différentes.

Tout d'abord, les différents accents emphatiques donnent lieu aux présupposés différents dans les questions (6b) à (6d). Ainsi, la question (6b) présuppose qu'il y avait d'autres personnes qui pouvaient manger la pomme et, plus encore, non seulement qu'elles auraient pu, mais qu'elles l'auraient fait. La question (6c) présuppose qu'Adam a fait effectivement autre chose avec la pomme que la manger. Enfin, la question (6d) présuppose qu'Adam a mangé (et non seulement qu'il aurait pu le faire) d'autres choses à part la pomme.

Le point important est que les *questions-comment*, à la différence de *questions-pourquoi*, n'ont pas de réponse imposée par les différents placements de l'accent emphatique. En effet, toutes les *questions-comment* (6a-d) peuvent recevoir sans aucun problème la même réponse, par exemple :

- (7) Adam a mangé la pomme avec ses dents.

alors que ce n'était strictement pas possible avec les *questions-pourquoi*.

Regardons à présent les formes logiques de quelques variantes de nos questions. Commençons par les *questions-comment*. La forme logique de (6a) qui est une question avec un contour intonatif normal se présente, sans rentrer dans les détails, de la manière suivante :

- (8) a. (Comment_i) (Adam a mangé la pomme t_i)

Les questions (6b) ou (6d) ont un opérateur de focus qui dépend de l'élément subissant l'accent emphatique :

- b. () $\{(\exists x : x = \text{Adam}) \{(\text{comment}_i) (x \text{ a mangé la pomme } t_i)\}\}$

- c. () $\{(\exists x : x = \text{la pomme}) \{(\text{comment}_i) (\text{Adam a mangé } x \ t_i)\}\}$

Les parenthèses vides au début de la phrase et celles où se trouve *comment* sont deux positions initiales de la phrase, deux COMP (pour compléments). Dans les *questions-comment* avec l'accent

emphatique, le mot *comment* ne peut pas ‘monter’ dans la position initiale de la phrase parce qu’il est ‘lié’ par sa trace. Ainsi, la trace laissée par l’opérateur interrogatif ‘l’oblige’ ou, en termes syntaxiques, le lie, de sorte qu’il doit rester dans la clause interne.

Qu’en est-t-il de *questions-pourquoi*? Considérons les formes logiques de (5b), (5c) et (5e) :

- (9) a. (Pourquoi) (Adam a mangé la pomme)
 b. (Pourquoi) $\{(\exists x : x = \text{Adam}) \{(\) (x \text{ a mangé la pomme})\}\}$
 c. (Pourquoi) $\{(\exists x : x = \text{la pomme}) \{(\) (\text{Adam a mangé } x)\}\}$

Pourquoi apparaît dans la position initiale de la phrase parce que rien ne l’empêche de se mettre là. Plus précisément, contrairement à l’opérateur interrogatif *comment*, il ne lie pas une trace qui le contraindrait à rester à l’intérieur de la clause interne.

La différence entre les *questions-comment* et les *questions-pourquoi* lorsqu’elles sont focalisées réside dans le contenu de la portée de leurs opérateurs interrogatifs respectifs. En effet, l’opérateur du focus (9b) et (9c) se trouve dans la portée de *pourquoi* alors que dans le cas de *comment* l’opérateur du focus se trouve à l’extérieur de sa portée (8b) et (8c). Bromberger (1987) interprète cette conclusion en disant que les opérateurs de focus dans la portée de *pourquoi* servent à spécifier un aspect du sujet soulevé dans la question alors que les opérateurs du focus, par le fait qu’ils se placent hors de la portée de *comment*, servent plutôt à souligner l’intérêt pour l’interlocuteur.

En conclusion, on peut dire en accord avec Bromberger que le comportement syntaxique des *questions-pourquoi*, et en particulier leurs interactions avec les opérateurs du focus, prouve qu’elles sont un type de question à part.

1.3. Propriétés sémantiques de *pourquoi* et *comment*.

1.3.1. Types de *comment*

Pour être en mesure de déterminer de quel type de *comment* il s’agit dans la question *Comment sais-tu que p?*, il faut analyser les *comment* de questions plus simples, comme celles des dialogues suivants :

- (10) a. Comment est-il venu ?
 b. En voiture.
 (11) a. Comment la fête s’est-elle passée ?
 b. Très bien.

On distingue traditionnellement ces deux types de *comment*⁸ : instrumental en (10a) et de manière en (11a). Dans le premier type de

⁸ On distingue parfois aussi un troisième type de *comment* – le résultatif. Par exemple, si la réponse à la question : *Comment a-t-il résolu ce problème ?* est : *Plutôt avec succès*, elle est

cas, la réponse donne l'instrument ou le moyen par lequel une action est accomplie. Dans la deuxième famille de cas, la réponse la plus souvent requise est un adverbe de manière ou de degré, comme dans l'exemple (11b). L'un des tests pour détecter les *comment de manière* consiste à utiliser l'expression paraphrastique *De quelle manière... ?*

Revenons à présent à notre question avec *comment* plus complexe – celle contenant un verbe épistémique suivi d'une complétive. Considérons la phrase (12) :

(12) Comment sais-tu comment il est venu ?

Même si elle semble un peu bizarre (12) est une phrase parfaitement correcte. Elle a l'avantage de distinguer clairement deux types de *comment*. Le *comment* qui se trouve en deuxième position de notre phrase est instrumental, comme nous l'avons vu dans l'exemple (10).

Il faut déterminer de quel type est le *comment* en début de la phrase. Il est clair qu'on ne peut pas parler ici de *comment instrumental*. Il ne peut pas s'agir ici non plus de *comment de manière* car son remplacement par l'expression *de quelle manière* rend la phrase très peu naturelle, voire incorrecte : **De quelle manière sais-tu que p ?* Toutefois si quelqu'un tentait de répondre, il devrait trouver un adverbe adéquat, ce qui n'est en l'occurrence pas facile. On pourrait peut-être trouver une réponse adverbiale du style : *Je le sais vraiment*, mais elle serait d'un niveau humoristique ou anecdotique.

Force est de constater que nous avons affaire encore une fois à un autre type de *comment*. Nous allons l'appeler *comment des sources* parce qu'il fait référence aux différentes sources dont un savoir peut découler (à ce sujet cf. la discussion de Austin, 1946). Cette idée se révélera d'autant plus appuyée si on consulte les équivalents de *comment des sources* dans d'autres langues que le français et l'anglais. Dans le contexte de la question qui nous intéresse, l'opérateur interrogatif employé par l'allemand est *woher* et par le polonais *skąd*, les deux pouvant être traduits de manière exacte par *d'où*. Il semble que cette traduction rejoint parfaitement nos intuitions sémantiques se manifestant à l'emploi de la question *Comment sais-tu que p ?* qui peut être paraphrasée par : *Quels sont les sources de ton savoir ?*.

1.3.2. Types de pourquoi

Il faut déterminer à présent s'il y a aussi plusieurs types de *pourquoi* et surtout quelle est la particularité, s'il y en a une, du *pourquoi* de la question *Pourquoi crois-tu que p ?*

considérée comme résultative (Tsai, 2004). Pour notre propos, cette distinction n'est pas pertinente.

Contrairement à *comment*, *pourquoi* est un opérateur interrogatif assez uniforme. Il semble en effet qu'il n'y a pas autant de types différents de *pourquoi*. On peut tout au plus trouver deux types dont la différence s'enracine dans leurs propriétés syntaxiques que nous avons vues précédemment. Il s'agit d'un côté de *pourquoi de but* de l'autre côté de *pourquoi* que certains rangent sous le label *causal*. Quant à ce dernier, il serait plus exact de dire qu'il comprend tous les autres emplois que l'on pourrait appeler *explicatifs*, à savoir : de raisons, de motifs, de justifications, inférentiel, intentionnel et causal.

La question importante pour notre propos est de savoir de quel type est *pourquoi* contenu dans la question *Pourquoi crois-tu que p* ? À la différence de *comment*, *pourquoi* de la question avec la clause comportant le prédicat *croire* n'est pas d'un type différent que celui de la question simple *Pourquoi p* ? Il est aussi clair que son comportement syntaxique le classe du côté de *pourquoi explicatif* plutôt que celui de *pourquoi de but*.

1.3.3. Présuppositions des opérateurs interrogatifs

Les questions à but explicatif qui nous intéressent ici montrent également quelques différences dans leurs présuppositions et, ce qui s'en suit, dans leurs réponses possibles. En effet, comme nous allons le voir, la présupposition s'attache aussi aux opérateurs interrogatifs. Considérons d'abord les opérateurs *pourquoi* et *comment* dans les contextes simples, c'est-à-dire suivis seulement par une proposition ne contenant aucune clause modale ni épistémique :

(13) Comment est venu Pierre ?

(14) Pourquoi l'eau bout-elle à 100 degrés ?

La question (13) présuppose que Pierre est venu. Il est clair que si cette présupposition ne tient pas, la question ne peut pas être posée : *Tu ne peux pas me demander comment est venu Pierre puisqu'il n'est pas venu du tout*. De même la question (14) présuppose que l'eau bout à 100 degrés. Il est évident qu'on ne peut pas demander les causes ou les raisons de quelque chose qui n'est pas considéré vrai.

La situation change lorsque les opérateurs interrogatifs *comment* et *pourquoi* se trouvent dans les contextes plus complexes. Par 'contextes plus complexes' il faut entendre ici les cas où la proposition *p* suivant un opérateur interrogatif donné est accompagnée par une clause comme : *x sait que p* ou *x croit que p*. Comme nous l'avons déjà signalé, aucun des deux opérateurs interrogatifs ne peut précéder les deux clauses à la fois. L'opérateur *comment* va avec *savoir que p* alors que l'opérateur *pourquoi* va avec *croire que p*. Les raisons de cette coupure

vont être discutées plus bas. Ici nous allons traiter la question de la présupposition en rapport aux deux types de contextes.

Qu'en est-il alors de la présupposition dans les questions suivantes :

(15) Comment sais-tu que Paul est venu ?

(16) Pourquoi crois-tu que Paul est venu ?

Plus précisément, la phrase *Paul est venu* est-elle présupposée par (15) et/ou par (16) ? Premièrement, on peut se rendre compte que tous les tests habituels pour vérifier l'existence des présuppositions ne peuvent pas être appliqués. D'une part, il est impossible de mettre nos phrases à l'interrogatif puisque les opérateurs interrogatifs leur sont déjà appliqués. Quant au critère de la négation, il peut être appliqué uniquement à l'exemple (16) : *Pourquoi ne crois-tu pas que Paul est venu ?* Son application à (15) rend la phrase incorrecte : **Comment ne sais-tu pas qu'il est venu.* Mais on peut dire de manière intuitive que (15) présuppose la vérité de *Paul est venu* alors que (16) ne la présuppose pas, ce que confirme, par ailleurs, le critère de la négation. Ces intuitions sont basées sur la prise en compte des contextes des verbes d'attitudes, exprimant ici un état mental, qui enchâssent la phrase présupposée. Il est clair que ce type de contexte joue un rôle important dans l'attribution de la présupposition. *Croire*, contrairement à *savoir*, appartient au groupe des verbes non-factifs.

Ainsi, nous avons d'un côté des opérateurs interrogatifs qui dans les contextes simples, c'est-à-dire sans intervention des verbes d'attitude mentionnant un état mental, imposent les présuppositions positives sur leurs contenus propositionnels et, de l'autre, nous avons ces mêmes opérateurs interrogatifs qui semblent perdre leur pouvoir d'imposition des présuppositions lorsque leurs contenus propositionnels sont munis de clauses mentionnant un état mental.

À ce stade, nous pouvons établir une comparaison provisoire par rapport aux présuppositions entre différents types de questions. Les deux types de questions qui présupposent la vérité de *p* sont *Pourquoi p ?* et *Comment sais-tu que p ?* En revanche, la question *Pourquoi crois-tu que p ?* ne maintient pas la présupposition positive de *p* à cause du contexte de la croyance. Cette divergence entre les trois types de questions s'avère étonnante si on constate que les trois appellent une réponse avec le connecteur *parce que* qui est souvent dit factif.

1.4. Propriétés des prédicats croire et savoir – la factivité et l'aspect

Un des facteurs important pour le problème du choix des opérateurs interrogatifs dans les contextes des verbes *savoir* et *croire* est précisément le sémantisme de ces prédicats. Nous allons maintenant

les analyser principalement par rapport à deux propriétés : la factivité et l'aspect.

1.4.1. La factivité

Savoir est un verbe dit *factif*, c'est-à-dire qu'il présuppose la vérité de son complément phrastique (Karttunen, 1971). On peut voir dans les exemples ci-dessous qu'aussi bien la phrase positive (17) que négative (18) ont la même présupposition (19) :

- (17) Jean sait que Marie vient.
- (18) Jean ne sait pas que Marie vient.
- (19) Marie vient.

Néanmoins certains contextes ne préservent pas la factivité de *savoir*, notamment la première personne du singulier où seulement la phrase positive présuppose la vérité de sa complétive (20). En revanche, la phrase négative (21) paraît agrammaticale pour une raison simple : je ne peux pas en même temps asserter un fait ignoré et un présupposé que je connais.

- (20) Je sais que Marie vient.
- (21) ?Je ne sais pas que Marie vient.

Quant à la forme grammaticalement correcte avec *si*, elle se comporte de manière inverse.

- (22) ?Je sais si Marie vient.
- (23) Je ne sais pas si Marie vient.

C'est la phrase positive (22) qui est difficilement acceptable alors que la négative (23) est correcte – on peut dire à ce stade qu'elle exprime un doute du locuteur devant une alternative. En effet, (23) ne présuppose pas la vérité de sa complétive. Ainsi, les emplois de *savoir* à la première personne du singulier, avec la négation ou encore avec *si* annulent sa factivité.

Il existe d'autres contextes qui ont le pouvoir de rendre *savoir* non-factif. Il s'agit de l'enchâssement sous des verbes d'attitude propositionnelle comme *désirer*, *imaginer*, *croire*, etc. ainsi que des verbes de parole comme *dire*, *affirmer*, *raconter*, etc. En effet, aucun des exemples de la série (24)-(28) ne présuppose la vérité de sa complétive :

- (24) Paul imagine savoir que Marie est là.
- (25) Paul croit savoir que Marie est là.
- (26) Paul dit savoir que Marie est là.
- (27) Paul affirme qu'il sait que Marie est là / Paul affirme savoir que Marie est là.
- (28) Paul raconte qu'il sait que Marie est là.

En résumé, nous avons deux types d'emplois du verbe *savoir* : factif et non-factif. Cette caractéristique de *savoir* va s'avérer utile pour

expliquer l'asymétrie dans l'utilisation des opérateurs interrogatifs dans les contextes explicatifs.

En revanche, *croire* est un verbe d'attitude propositionnelle qui semble entièrement non-factif. En effet, la phrase *Pierre croit que Marie est là* ne présuppose en aucun cas que *Marie est là*. Rien n'y change le contexte de la première personne du singulier, ni celui de la négation, ni celui des verbes de parole :

(29) Je ne crois pas que Marie est là.

(30) Pierre dit qu'il croit que Marie est là.

Le verbe *croire* est donc pleinement non-factif.

1.4.1.1. Les opérateurs interrogatifs et la factivité

Comme nous venons de le voir *savoir* est un verbe dit factif, mais il est possible de trouver des contextes qui le rendent non-factif. Si nos prévisions sont justes, ce sont les emplois factifs qui nécessitent l'utilisation de l'opérateur interrogatif *comment*, comme en (31) alors que les emplois non-factifs devraient les interdire.

(31) Comment sais-tu que Marie vient ?

Commençons par les contextes impliquant des verbes d'attitudes propositionnelles. En effet, ils interdisent l'utilisation de l'opérateur interrogatif *comment des sources* :

(32) *Comment Paul imagine-t-il savoir que Marie est là ?

(33) *Comment Paul croit-il savoir que Marie est là ?

(34) *Comment Paul dit-il savoir que Marie est là ?

(35) *Comment Paul affirme-t-il qu'il sait que Marie est là ?

(36) *Comment Paul raconte-t-il qu'il sait que Marie est là ?

En revanche, ces contextes autorisent l'opérateur interrogatif *pourquoi* :

(37) Pourquoi Paul imagine-t-il savoir que Marie est là ?

(38) Pourquoi Paul croit-il savoir que Marie est là ?

(39) Pourquoi Paul dit-il savoir que Marie est là ?

(40) Pourquoi Paul affirme-t-il qu'il sait que Marie est là ?

(41) Pourquoi Paul raconte-t-il qu'il sait que Marie est là ?

Dans ces exemples la vérité de la complétive est mise en doute par les contextes des verbes d'attitudes propositionnelles et des verbes de parole, ce qui rend possible, voire nécessaire, le remplacement de *comment des sources* par *pourquoi*.

En ce qui concerne les emplois non-factifs liés à l'utilisation de la première personne avec la négation, la situation est plus complexe car il y a deux phénomènes qui s'entremêlent dans le choix des opérateurs interrogatifs : la factivité elle-même, qui résulte de la

conjonction de la première personne et de la négation, ainsi que la négation qui, à elle seule, a aussi des conséquences sur le choix des opérateurs interrogatifs. Si on prend l'exemple de l'emploi de *savoir* non-factif dû au contexte du premier type, comme en (42), il faut se demander quelle propriété rend impossible l'utilisation de l'opérateur interrogatif *comment* – la non-factivité ou la négation ?

(42) *Comment ne sais-je pas si Marie vient ?

Il semble bien que pour le régime des opérateurs interrogatifs dans le contexte du verbe épistémique *savoir*, la propriété qui prévaut c'est la négation. Indépendamment du fait que dans un contexte donné, le verbe est employé comme factif ou non-factif, l'utilisation de la négation rend d'emblée impossible l'apparition de l'opérateur interrogatif *comment*. Dans la phrase (43), l'emploi de *savoir* est factif et dans la phrase (44) son utilisation est non-factive, les deux contextes interdisant l'apparition de l'opérateur interrogatif *comment* :

(43) *Comment Paul ne sait-il pas que Marie vient ?

(44) *Comment ne savais-je pas si Marie venait ?

Bien que *Paul ne sait pas que Marie vient* est un exemple d'emploi factif du verbe *savoir*, l'utilisation de l'opérateur interrogatif *comment* reste incorrecte pour une raison liée aux propriétés de l'opérateur lui-même, dont la spécificité concernant les sources exige l'existence de l'état dont on veut connaître les sources. Or, l'utilisation de la négation nie purement et simplement l'existence de l'état de *savoir*. En effet, si quelqu'un affirme qu'il ne sait pas que *p*, il dit ni plus ni moins que l'état de *savoir* n'a pas lieu. Si cet état n'a pas lieu, il est incorrect de poser la question concernant ses sources (cf. § 1.5.2 pour la discussion plus ample des propriétés aspectuelles). En revanche, l'opérateur interrogatif *pourquoi* a pleinement ses raisons d'être dans un tel contexte puisque s'il est inapproprié de demander les sources de l'ignorance, il est tout à fait légitime d'en demander les raisons :

(45) Pourquoi Paul ne sait-il pas que Marie vient ?

En revanche, le problème ne se pose pas pour le verbe *croire* qui n'a pas d'autres emplois que non-factifs ce qui rend l'utilisation de *pourquoi* dans ce contexte naturelle.

1.4.2. L'aspect

On peut faire deux distinctions en matière de savoir (Mulligan, 2007) : (i) propositionnel vs. non-propositionnel et (ii) épisodique vs. non-épisodique.

La première distinction s'exprime dans certaines langues avec un changement de prédicat, notamment *savoir que p* et *connaître x* en français et *wiedzieć że p* et *znać x* en polonais. En revanche, l'anglais

garde le même prédicat pour les deux types de savoir : *to know that p* et *to know x*.

La deuxième distinction concerne le type d'éventualité exprimé par le prédicat.

Dans le cas d'un savoir non-épisodique il s'agit d'une éventualité non-punctuelle, non-homogène et non-bornée, c'est-à-dire d'un état. On l'exprime dans les contextes propositionnels en français par le prédicat *savoir que p*, en anglais par l'expression *to know that p* et en polonais par le prédicat *wiedzieć że p*. Dans les contextes non-propositionnels le savoir non-épisodique s'exprime en français par *connaître x*, en anglais par *to know x* et en polonais par *znać x*.

Dans le cas d'un savoir épisodique, il s'agit d'une éventualité punctuelle, homogène et bornée, c'est-à-dire d'un événement. On l'exprime dans les contextes propositionnels en français par le prédicat *apprendre que p*, en anglais par l'expression *to come to know that p* et en polonais par le prédicat *dowiedzieć się że p*. Dans les contextes non-propositionnels le savoir épisodique s'exprime en français par *faire connaissance de x*, en anglais par *get acquainted with x* et en polonais par le prédicat *poznać x*. Les deux distinctions sont résumées dans le tableau 1 :

SAVOIR		propositionnel		non propositionnel
épisodique	A	apprendre que p to come to know that p dowiedzieć się że p	C	faire connaissance de x get acquainted with x poznać x
non épisodique	B	savoir que p to know that p wiedzieć że p	D	connaître x to know x znać x

Tableau 1 : *Quatre types de savoir*

Quelles sont les relations entre les quatre types de *savoir* ? Premièrement, on peut observer que le *savoir* du type épisodique met l'accent sur le commencement de l'état. Ainsi, *faire connaissance* d'une personne ou d'une chose marque le début de l'état *connaître* une personne ou une chose, de même que *apprendre que p* est le commencement de *savoir que p*. Les marques aspectuelles en polonais rendent cette opposition explicite : le préfixe *do* dans *dowiedzieć się że p* rend le prédicat *wiedzieć że p* perfectif en mettant l'accent sur le commencement de l'état, de même que le préfixe *po* dans *poznać x*. Nous constatons donc que le savoir épisodique est à l'origine du savoir non-épisodique.

De quelle nature est le lien entre le savoir épisodique d'un côté et le savoir non-épisodique de l'autre ? On pourrait penser que les deux

savoirs sont liés par la relation causale : A cause B et C cause D. En d'autres termes, ce qui cause mon *savoir que p* c'est le fait que *j'ai appris que p* et ce qui cause *ma connaissance de x* c'est le fait que *j'ai fait la connaissance de x*. Mais en réalité la relation aussi bien entre A et B que C et D est plus forte que la relation de causalité. Chaque fois que *je sais que p* c'est parce que *j'ai appris que p* et chaque fois que *je connais x* c'est parce que *j'ai fait la connaissance de x*. Le savoir du type épisodique est une condition nécessaire pour le savoir du type non-épisodique :

(46) Je sais que p *seulement si* j'ai appris que p

(47) Je connais x *seulement si* j'ai fait la connaissance de x

En ce qui concerne les types de *croire*, le même genre de distinction que celle dans le domaine de *savoir* peut être fait comme le montre le tableau 2 pour le français, l'anglais et le polonais :

CROIRE	propositionnel		non propositionnel	
épisodique	A'	arriver à croire ou avoir cru que p to come to believe that p uwierzyć że p	C'	arriver à croire x come to believe x uwierzyć x
non épisodique	B'	croire que p to believe that p wierzyć że p	D'	croire en x to believe in x wierzyć w x

Tableau 2 : *Quatre types de croire*

De même que le verbe *savoir*, le verbe *croire* possède son versant épisodique aussi bien pour la forme propositionnelle que pour la forme non-propositionnelle. Le français doit faire recours à des expressions comme *arriver à croire que p* ou *avoir cru que p*. Le polonais possède une forme couramment utilisée *uwierzyć że p* qui utilise le préfixe aspectuel *u-* pour rendre le verbe *croire* épisodique ou, dans le vocabulaire aspectuel, perfectif. La question est de savoir sur quoi met l'accent la contrepartie épisodique des formes propositionnelle et non-propositionnelle du verbe *croire*.

On pourrait penser que la forme épisodique souligne, comme pour *savoir*, le commencement de l'état de *croire*. Mais il semble que le tissu de relations unissant la partie non-épisodique à la partie épisodique de *croire* est plus subtil. Nous allons mener cette analyse sur le polonais car sa marque morphologique visible nous permet d'examiner le phénomène de manière moins intuitive.

La question est donc de savoir quel est le sens précis de la forme perfective du verbe *croire*, c'est-à-dire *uwierzyć*. Tout d'abord, il faut noter que le préfixe utilisé pour 'perfectiviser' le verbe n'est pas le même que dans le cas de *savoir*. Nous avons *po-* pour rendre le verbe *savoir* perfectif alors que le seul préfixe possible pour le verbe *croire* est

u-wierzyć. Le préfixe *u-* n'est pas employé pour marquer le début d'un état ou d'un processus. D'autres verbes dont la forme perfective fait appel à ce préfixe peuvent nous aider à cerner son sens aspectuel. Par exemple, les verbes : *unieść* (*porter*) *udzwignąć* (*(su)porter*) ou encore *ugiąć się* (*fléchir*) emploient le préfixe *u-* pour marquer un passage d'un état à un autre. Dans le cas du verbe *croire* il s'agit aussi de marquer un passage d'un état à un autre, plus particulièrement, de l'état où on ne croyait pas à un état où on croit.

Il faut noter que l'étape de la *non-croyance* n'est pas juste un manque de croyance à propos de quelque chose, ce qui pourrait laisser penser que la personne n'a pas connaissance du contenu de la croyance. En fait, la personne est consciente de *p* et son attitude propositionnelle de croyance est négative vis-à-vis de *p*. Il est crucial de se rendre compte du caractère non ordinaire du passage de l'état de la non-croyance à celui de la croyance marqué par la forme perfective du verbe *croire*. Le préfixe *u-* nous dit plus que le simple fait que le passage a eu lieu. Il nous informe que la transition n'était pas évidente, qu'elle n'allait pas de soi, qu'il fallait un certain effort physique ou cognitif pour l'accomplir. On pourrait paraphraser : *Longtemps, je ne le croyais pas mais finalement je suis arrivé à le croire.*

Il est vrai qu'en un certain sens une telle transition marque le début d'une croyance *positive* mais ce n'est pas ce type de commencement qu'on veut trouver. Il est clair que toutes les croyances ne naissent pas d'un état préalable de non-croyance. Ce qu'on cherche à identifier c'est le moment où une croyance donnée *positive* débute, le moment qui serait analogue au commencement d'un savoir donné. Il serait incorrect d'établir les mêmes types de rapports qu'entre *savoir* non-épisodique et *savoir* épisodique aussi bien pour la forme propositionnelle que pour la forme non-propositionnelle :

- (48) * *wierzę, że p tylko wtedy gdy uwierzyłem, że p*
 (je crois que *p* seulement si je suis parvenu à croire que *p*)
 (49) * *wierzę x-owi tylko wtedy gdy uwierzyłem x-owi*
 (je le crois seulement si je suis parvenu à le croire)

Les données linguistiques nous indiquent que les croyances n'ont pas de commencement spécifiquement marqué du moins dans le champ aspectuel. Étant donné ce 'manquement', il est légitime de se demander si cette réalité linguistique est le reflet de la réalité cognitive. Il ne serait sûrement pas prudent de conclure que nos croyances n'ont pas de début. Probablement chaque état mental a un commencement sur le plan neuronal. La question intéressante est de savoir comment interpréter le fait que cette première étape de l'état mental *croyance* n'a pas son empreinte claire au niveau linguistique.

Il devient de plus en plus clair que *savoir* et *croire* diffèrent fondamentalement par rapport au statut de leurs commencements respectifs. En résumé, *savoir* possède nécessairement un début qui est en plus clairement marqué linguistiquement par différentes formes aspectuelles, alors que dans le cas de *croire* le début semble ne pas avoir autant d'importance pour être marqué linguistiquement. Cette différence s'avère cruciale pour notre problème concernant l'alternance des opérateurs interrogatifs dans les contextes explicatifs. Nous y reviendrons ultérieurement.

Les différences d'ordre aspectuel entre les deux prédicats ne s'arrêtent pas là. Les deux états mentaux peuvent connaître une fin. Celle-ci vient aussi de manière différente selon qu'il s'agit de la *croissance* ou du *savoir*. Notamment, une borne possible (parfois passagère) pour un *savoir* est l'oubli. À la différence de la *croissance* le *savoir* est quelque chose que l'on peut oublier, comme on peut le voir avec les exemples des phrases suivantes :

- (50) Je savais que p mais je l'ai oublié.
 (51) *Je croyais que p mais je l'ai oublié

Si le *savoir* englobait effectivement la *croissance*, comme le clame la théorie tripartite du *savoir*, selon laquelle le *savoir* est une *croissance* vraie augmentée d'une justification, il devrait alors être possible de dire les deux phrases sans contresens. En effet, s'il m'est possible d'oublier ce que je savais et si le *savoir* contient la *croissance*, il me devrait être aussi possible d'oublier ce que je croyais :

- (52) x savait que p
 (53) x croyait que p
 (54) (52) → (53)
 (55) x a oublié que p
 (56) x a oublié ce qu'il savait
 (57) *x a oublié ce qu'il croyait
 (58) (55) → (56)
 (59) *(55) → (57)

Un autre exemple vient appuyer l'observation précédente. Si on considère la négation *ne...plus* des deux prédicats, on se rend compte qu'elle impose différentes contraintes sur les deux prédicats (60) et elle mène à deux interprétations différentes dans les deux cas (61) :

- (60) a. je ne sais plus si p mais *je ne sais plus que p
 b. je ne crois plus que p mais *je ne crois plus si p
 (61) a. je ne sais plus si p → j'ai oublié si p
 b. je ne crois plus que p → je crois que ~p

Il est tout à fait possible, même très courant, d'oublier ce que l'on savait. En revanche, les croyances ne sont pas assujetties à l'oubli. Cela ne veut pas dire pour autant que notre système de croyances ne se prête à aucun changement. Les croyances se prêtent à plusieurs types de modifications.

Les prédicats *savoir* et *croire* présentent donc de grandes différences dans leur comportement syntaxico-sémantique. Comme nous allons le voir, ces différences ont un impact dans les choix des opérateurs interrogatifs.

1.4.2.1. Les opérateurs interrogatifs et l'aspect

Tout d'abord considérons la distinction *savoir-état* vs. *savoir-événement* en rapport avec les opérateurs interrogatifs du type *comment* qu'ils admettent. En français ou en anglais, on utilise dans un cas comme dans l'autre le même opérateur interrogatif, respectivement *comment* et *how*:

- (62) Comment as-tu appris que p ?
- (63) Comment sais-tu que p ?
- (64) How did you come to know that p ?
- (65) How do you know that p ?
- (66) Comment as-tu fait la connaissance de x ?
- (67) Comment connais-tu x ?
- (68) How did you get acquainted with x ?
- (69) How do you know x ?

Le choix de l'opérateur interrogatif change selon le type de savoir dans une langue comme le polonais. Il est important de souligner que dans la question *Comment sais-tu que p ?* le polonais n'utilise pas l'opérateur *comment* mais l'opérateur *d'où* (*skąd*) (*D'où sais-tu que p ?*). En revanche, l'opérateur *comment* (*jak*) peut apparaître dans la question avec le *savoir-événement* aussi bien propositionnel (70) que non-propositionnel (71) :

- (70) Jak się dowiedziałeś, że p ?
(Comment as-tu appris que p?)
- (71) Jak poznałeś x'a ?
(Comment as-tu fait la connaissance de x ?)

Pourquoi cette différence dans l'emploi des opérateurs interrogatifs ? Pour répondre à cette question, il faut identifier les principales différences existant entre *comment* et *d'où*. Il semble en effet que l'opérateur interrogatif *d'où* est plus spécifique que *comment*. Alors que *d'où* demande spécifiquement la source du savoir, *comment* est plus large – il autorise comme réponse outre la source d'un savoir, les moyens ou les méthodes par lesquels un savoir peut être acquis.

Quant au prédicat *croire* nous avons établi qu'il exprime un état. Sa particularité est le manque d'une forme aspectuelle qui mettrait l'accent sur la phase première de cet état. Il semble en effet que ce n'est pas le commencement de cet état qui soit pertinent mais une autre facette aspectuelle. On peut voir déjà à ce stade clairement pourquoi l'opérateur interrogatif *comment* n'est pas approprié dans le contexte de *croire*. En effet, le *comment des sources* exige que l'accent puisse être mis sur les sources d'un état donné qui sont à chercher dans sa première phase.

Le seul caractère aspectuel possible de *croire*, du moins dans les trois langues analysées, exprime la transition d'un état de la non-croyance à l'état de la croyance mais la phase initiale n'y est pas mentionnée.

En ce qui concerne *savoir*, ses caractéristiques aspectuelles indiquent clairement pourquoi il exige l'opérateur interrogatif *comment*. Comme nous l'avons vu, pour être dans l'état de savoir il faut nécessairement passer par le savoir épisodique, c'est-à-dire le fait d'*avoir appris*. La question *Comment sais-tu que p ?* est en rapport très étroit avec cette première phase de *savoir*. L'opérateur interrogatif *comment* pointe précisément le début de l'état où on trouve les sources de son existence, il s'agit de *comment des sources*.

1.5. Les états mentaux cognitifs et non-cognitifs

Comme le démontrent nos analyses, les prédicats *savoir* et *croire* ont un comportement syntaxico-sémantique divergeant. Ces différences linguistiques sont probablement le reflet de différences ontologiques entre les états mentaux exprimés par *croire* et *savoir*. Il s'agit à présent de les analyser. Cette analyse nous permettra d'élucider un peu plus le puzzle *pourquoi-comment*.

On pourrait penser intuitivement que la croyance appartient à la même classe d'états mentaux que le savoir. Notamment, il semble que plus on est sûr de quelque chose, plus notre état de croyance s'approche de celui de savoir. La théorie tripartite du savoir vient aussi conforter ces intuitions. Mais la différence entre les deux états mentaux est radicale. Hintikka (1989) attire notre attention sur une distinction importante dans la famille d'attitudes propositionnelles :

Nous avons, d'un côté, des attitudes purement cognitives ou à peu près, qui, en un sens, reposent essentiellement sur l'état de nos informations (ou la somme des faits probants dont nous disposons). La connaissance, la mémoire, la perception, en sont des exemples. D'un autre côté nous avons des attitudes qui reposent en partie sur nos décisions, ou nos états d'esprit d'ordre non-cognitif, ou sur quelconque facteur non informationnel du même ordre. Les concepts de 'certitude' ou de 'foi' constituent peut-être les exemples les plus nets qu'on puisse trouver. Hintikka (1989, 109)

Il est clair que selon nos analyses précédentes, qui vont dans la direction de la remarque de Hintikka, les prédicats *savoir* et *croire* appartiennent chacun à un versant opposé de la distinction.

Premièrement, la différence entre les états cognitifs d'un côté et les états non-cognitifs de l'autre côté est à chercher dans les fondements des états mentaux. Les états cognitifs reposent uniquement sur « l'état de nos informations », selon les termes de Hintikka. En revanche, les états non-cognitifs peuvent avoir des composantes non-cognitives comme des émotions¹⁰.

Deuxièmement, la différence entre les états cognitifs et les états non-cognitifs concerne le type d'objet qu'ils admettent. Il s'agit là encore une fois de la factivité. Les états cognitifs comme la perception ou la connaissance prennent des objets matériels ou formels mais la condition importante est que ces objets doivent exister :

(72) $x \text{ voit } y \rightarrow \exists y \text{ voit } (x, y)$

(73) $x \text{ connaît } y \rightarrow \exists y \text{ connaît } (x, y)$

(74) $x \text{ sait que } p \rightarrow p$

En revanche, les objets des états non-cognitifs peuvent ne pas exister :

(75) $x \text{ croit que } p \text{ -/}\rightarrow p$

Autrement dit, la croyance est un état mental qui diffère fondamentalement du savoir en ce qu'elle peut nous mettre en rapport avec un objet qui existe ou n'existe pas.

L'existence de cette distinction est appuyée par plusieurs phénomènes linguistiques. Notamment le type de complément qu'ils autorisent diffère d'un type d'état mental à l'autre :

(76) Je sais que/pourquoi/comment/qui/quand/où

(77) Je crois que/*pourquoi/*comment/*qui/*quand/*où

À la différence du prédicat *savoir*, *croire* autorise très peu de types différents de compléments. En effet, seule la complétive introduite par la conjonction *que* trouve naturellement sa place dans le contexte de la croyance. Le prédicat *savoir* autorise non seulement la complétive introduite par *que* mais aussi toute une série de questions enchâssées introduites par les opérateurs du type *qu-* et *comment*.

Il semble que les prédicats *croire* et *savoir* sont les représentants paradigmatiques de beaucoup d'autres attitudes propositionnelles. Considérons quelques exemples par rapport aux types de complétives admises :

(78) Je me rappelle que/pourquoi / comment/qui/quand/où

¹⁰ La distinction de Hintikka *cognitif* vs. *non-cognitif* peut être retrouvée dans la littérature linguistique sous les termes de l'opposition entre propositionnel vs. émotif (Léger 2006) ou cognitif vs. émotif (Baunaz à paraître), parmi d'autres.

(79) Je réalise	que/pourquoi / comment/ qui/ quand/ où
(80) J'annonce	que/pourquoi / comment/ qui/ quand/ où
(81) Je regrette	que/*pourquoi/*comment/*qui/*quand/*où
(82) Je pense	que/*pourquoi/*comment/*qui/*quand/*où
(83) J'espère	que/*pourquoi/*comment/*qui/*quand/*où

La première observation que l'on peut faire est que la distinction opérée à travers le choix du type de compléments phrastiques suit la distinction entre les verbes factifs d'un côté et les verbes non-factifs de l'autre. La distinction factif vs. non-factif reflète bien la distinction entre états mentaux cognitifs et non-cognitifs¹¹. Il faut noter ici que le verbe *annoncer* n'exprime pas un état mental mais c'est un verbe d'attitude propositionnelle : cela joue un rôle dans la discussion à propos des adverbes ci-dessous.

En effet, à la différence de *savoir*, qui est un état cognitif, *croire* étant un état non-cognitif admet une palette beaucoup plus large d'adverbes. Cette différence est assez stable comme l'indique le Tableau 3 ci-dessous :

ÉTATS COGNITIFS	ÉTATS NON-COGNITIFS
x sait parfaitement/ très bien / *fortement/ *fermement/ *sincèrement/ *véritablement que p.	x croit fortement/ fermement/ sincèrement/ véritablement/ *parfaitement/ *très bien que p
x se rappelle *fortement/ *fermement/ *sincèrement/ *véritablement/ parfaitement t/ très bien que p	x regrette fortement/ fermement/ sincèrement/ véritablement/ *parfaitement/ *très bien que p
x réalise *fortement/ *fermement/ *sincèrement/ *véritablement/ parfaitement t/ très bien que p	x pense ?fortement/ fermement/ sincèrement/ véritablement/ *parfaitement/ *très bien que p
x annonce fortement/ *fermement/ sincèrement/ *véritablement/ *parfaitement t/ *très bien que p	x espère fortement/ fermement/ sincèrement/ véritablement/ *parfaitement/ *très bien que p

Tableau 3 : Les différents types d'adverbes autorisés selon que le prédicat exprime un état cognitif ou un état non-cognitif

Pourquoi y a-t-il une telle différence entre les deux types d'états ? On peut se rendre compte que les états non-cognitifs ici mentionnés sont en fait plus complexes. Ils ont tous une composante émotionnelle plus ou moins forte. *Regretter* ou *espérer* engagent fortement les sentiments et/ou les émotions du locuteur qui les emploie à la

¹¹ Il semble qu'à travers cette distinction il est possible de répondre aussi à la remarque d'Austin à propos de la grande divergence dans l'autorisation d'adverbes par *savoir* et *croire* : « (...) les adverbes que l'on peut insérer dans 'le sais-tu... ?' sont peu nombreux et se divisent en catégories moins nombreuses encore. Il n'y a pratiquement aucun recoupement avec ceux qui peuvent être insérés dans 'le crois-tu... ?' (fermement, sincèrement, véritablement, etc.) » (Austin, 1946, note no 5, p. 50 de la version française).

première personne du singulier au présent, *réaliser* ou *se rappeler* ne le font pas.

Regardons à présent à quel type appartiennent les prédicats *croire* et *savoir*. Il semble indiscutable que *savoir* n'est assujéti aux émotions d'aucune sorte. En revanche, *croire* semble avoir quelque élément émotionnel, ce que confirment les données du Tableau 3. Les adverbes autorisés pour modifier les prédicats indiquant les états non-cognitifs et qui sont en même temps exclus par les prédicats indiquant les états cognitifs sont typiquement les adverbes utilisés pour modifier les verbes faisant référence aux émotions, comme, par exemple, *aimer fortement*, *admirer véritablement* ou *détester sincèrement*.

Ces remarques sont confirmées par certaines théories épistémiques contemporaines, selon lesquelles *savoir* est effectivement un état mental fondamental tout comme *voir* ou *entendre* et, par conséquent, plus fondamental que *croire* (Mulligan 2007). En effet, si l'on soumet à l'analyse adverbiale les verbes correspondant à un état mental comme *voir* ou *entendre* mais qui n'appartiennent pas à la classe des verbes d'attitude propositionnelle, on se rend compte qu'ils adoptent le comportement des états cognitifs. Ils acceptent aussi très peu de type d'adverbes : *x voit/entend parfaitement/ très bien / *fortement/ *fermement/ *sincèrement/ *véritablement*.

Les arguments utilisés dans les théories mentionnées ci-dessus font appel à l'analogie qui existe entre le fait de voir quelque chose et la réaction à l'image vue et le fait d'appréhender quelque chose et la réaction concernant la vérité ou la fausseté de la proposition apprise¹³. L'acquisition épistémique consiste donc tout d'abord à appréhender un objet. Comme nous l'avons vu auparavant, appréhender un objet correspond à la première étape de la connaissance de cet objet, ce que certaines langues expriment explicitement par les moyens aspectuels. Dans l'étape suivante vient l'évaluation de la valeur de l'objet. Dans le cas de *voir* ou *entendre* cette évaluation peut aboutir à *aimer* (dans le sens *plaire*) ou *ne pas aimer* l'objet vu selon les critères esthétiques par exemple. Dans le cas de *savoir*, l'évaluation concerne la vérité ou la fausseté de l'objet appréhendé. Dans la situation où la vérité de la proposition est évidente, il n'y a pas de réaction en forme de croyance mais on accède toute de suite à l'état de *savoir*. Si, au contraire, la proposition n'est pas évidente, notre esprit prend position vis-à-vis de sa valeur de vérité de manière analogue à une prise de position vis-à-vis d'un autre type de valeurs comme par exemple les valeurs éthiques ou esthétiques dans les cas de la connaissance des objets en

¹³ Cf. séminaire de Kevin Mulligan « Problèmes de logique et d'ontologie formelle » (2007).

général. Autrement dit, *savoir* dans sa forme de *prise de connaissance* vient en premier, c'est un état mental épistémique fondamental. La croyance intervient par la suite en tant que *réaction* à la valeur de l'objet appréhendé, ici le vrai ou le faux, puisqu'il s'agit d'une proposition.

Il est possible de formuler une thèse en rapport avec les données linguistiques selon laquelle plus un état mental est basique ou fondamental, moins il admet d'adverbes en tant que modificateurs des prédicats qui les expriment.

L'analyse qui vient d'être effectuée suggère fortement que la croyance n'est pas un état mental cognitif. Dans la classification dichotomique, elle appartient donc à la classe d'états mentaux non-cognitifs.

La non-cognitivité de la croyance est en plus soutenue par un argument de nature linguistique, car la distinction factif vs. non-factif se reflète au niveau syntaxique. Nous avons vu que les divergences par rapport aux adverbes ainsi que par rapport au type de complétives autorisées confirment assez clairement la division de verbes exprimant les états mentaux en deux parties bien distinctes.

Vu l'ensemble de ces arguments, il semble préférable de considérer la croyance comme état non-cognitif en opposition au savoir, état cognitif par excellence. En outre, cette opposition polaire contribue en grande partie à élucider le puzzle de la non-uniformité des opérateurs interrogatifs *pourquoi* et *comment* dans les questions qui contiennent les prédicats *croire* et *savoir*.

En effet, comme nous l'avons vu, au moyen de l'opérateur interrogatif *pourquoi* on peut demander différents types d'information, comme les causes, les raisons, les justifications, les motifs, les intentions ou encore les buts de quelque chose. Pour cette raison, il semble normal que la question concernant les croyances s'exprime précisément au moyen de cet opérateur-là. Étant donné que les croyances sont des états mentaux complexes, les questionnements par rapport aux raisons, motifs ou justifications ont toute leur place. Si on fait un parallèle avec les émotions, on se rend compte que l'opérateur interrogatif est aussi le seul qui s'y applique dans les buts explicatifs. En effet, les questions à propos de l'amour, à propos de l'admiration ou encore à propos de la peur exigent l'opérateur interrogatif *pourquoi* : *Pourquoi l'aimes-tu ?*, *Pourquoi l'admires-tu ?* ou *Pourquoi as-tu peur ?*. L'application dans ces contextes de l'opérateur interrogatif *comment* ne peut donner lieu qu'à des lectures de *comment* de manière.

1.6. Propriétés pragmatiques des questions à but explicatif

Finally, quelques propriétés pragmatiques des *questions-pourquoi* vont être discutées. L'objectif consiste ici à cerner les points qui permettent d'établir les conditions générant une explication valable.

Du point de vue pragmatique, chaque réponse à une question avec *pourquoi* et chaque phrase avec *parce que* n'est pas une explication. Certaines conditions doivent être remplies pour que les questions avec l'opérateur interrogatif *pourquoi* puissent être posées.

La condition la plus importante concerne la présupposition de l'existence d'une proposition en forme de *p parce que q*. Autrement dit, si quelqu'un pose la question *Pourquoi p ?*, il veut obtenir la réponse de la forme *p parce que q* et il présuppose qu'elle existe. De la présupposition d'existence de cette réponse s'ensuivent les conditions sur la nature de *p* et celle de *q*. *P* ou l'explanandum doit être *fondable*, c'est-à-dire il doit pouvoir admettre une explication. *Q* ou l'explanans doit être *non trivial*, c'est-à-dire il doit avoir le potentiel d'explication. Si l'une des deux conditions (la fondabilité de l'explanandum ou la non trivialité de l'explanans) n'est pas satisfaite, la question avec *pourquoi* est bloquée et les tentatives de fournir des réponses malgré ces contraintes d'ordre pragmatique mènent à des *pseudo-explications*.

Pour illustrer brièvement ce propos, considérons l'exemple (84) où la question avec l'opérateur interrogatif *pourquoi* ne peut être posée à cause de la trivialité de l'explanans :

- (84) Pierre : Ma mère est veuve.
 Marie : *Pourquoi ta mère est-elle veuve ?

Plus précisément, la trivialité de l'explanans est liée dans cet exemple au fait que dans les conditions normales de la vie, il n'y a pas de raison particulière pour être veuve autre que celle d'avoir perdu son mari. Or, cette raison est triviale et ne peut donc pas servir d'explication car *être veuve* contient dans sa définition sa propre raison ou cause, c'est-à-dire *avoir perdu son mari*. Ainsi, fournir comme explanans au fait d'être veuve le fait d'avoir perdu son mari en fait une pseudo-explication. En bref, dans cet exemple, la trivialité de l'explanans et, par conséquent son impossibilité de fonctionner dans une explication valable, est liée aux traits définitionnels d'un ou de plusieurs concepts qui, étant déjà compris dans l'explanandum, ne peuvent pas apparaître une deuxième fois dans l'explanans.

La condition de la fondabilité de l'explanandum a aussi un effet de blocage sur la question *pourquoi* et elle permet également d'apporter une réponse à notre question initiale, à savoir : pourquoi la

combinaison entre l'opérateur interrogatif *pourquoi* et le prédicat *savoir* est impossible. Considérons les dialogues suivants :

- (85) Pierre : Je vois la lune.
 Marie : *Pourquoi vois-tu la lune ?
 (86) Pierre : J'entends le tonnerre.
 Marie : *Pourquoi entends-tu le tonnerre ?

De manière intuitive, on se rend compte que les questions avec *pourquoi* ne peuvent pas être posées dans ces conditions car ce sont des conditions normales¹⁵. Il n'y a rien de bizarre pour un être humain normal que de voir et d'entendre les signaux venant de son environnement. Ce sont des états mentaux fondamentaux. Si, néanmoins dans des conditions normales, quelqu'un pose une question de ce type, la seule réponse qui pourrait venir à l'esprit est la suivante : *Je vois parce que j'ai des yeux* ou *J'entends parce que j'ai des oreilles*. Il est clair que c'est une réponse plus anecdotique que réellement explicative et elle n'est pas explicative parce qu'elle déguise en raison ou en cause une condition nécessaire, à savoir : pour pouvoir voir, il faut avoir des yeux ; pour entendre il faut avoir des oreilles. Ainsi, dans des conditions de dialogues de tous les jours, non scientifiques, on ne cherche pas de raisons pour ces états, car il n'y a pas de raisons susceptibles de satisfaire les exigences qu'impose la question du type *Pourquoi p ?*.

C'est aussi l'insatisfaction de la condition de la fondabilité de l'explanandum qui explique l'impossibilité de poser une question qui combine *pourquoi* avec *savoir que p* :

- (87) Pierre : Je sais que p.
 Marie : *Pourquoi sais-tu que p ?

Comme nous l'avons vu, la connaissance est le même type d'attitude cognitive que la perception : c'est un état mental fondamental. C'est pour cette raison que la question *pourquoi* n'est pas la 'bonne' question à poser à propos de ce type d'états basiques. Ainsi, nous détenons là une partie importante de l'explication de l'impossibilité de questionnement unissant l'opérateur interrogatif *pourquoi* au verbe épistémique *savoir*.

¹⁵ On peut bien imaginer des contextes qui en rendant l'explanandum *anormal* autorisent ainsi l'apparition de la question avec *pourquoi* :

Pierre : Je vois la lune.
 Marie : Pourquoi vois-tu la lune ?
 présupposition : Pierre voit la lune mais il ne devrait pas la voir (puisqu'il est aveugle, par exemple). Faute de place, nous n'allons pas développer l'analyse de ces données ici.

1.7. Conclusions

Nous avons analysé dans ce travail les trois types de questions dont le but est d'obtenir une explication : *Pourquoi p ?*, *Pourquoi crois-tu que p ?* et *Comment sais-tu que p ?*. Bien que toutes les trois sont à but explicatif, chacune possède sa spécificité par rapport au type de réponse requise et un comportement syntaxico-sémantique différent.

La solution au problème de la non-uniformité des opérateurs interrogatifs *pourquoi* et *comment* dans les questions à propos du *savoir* et de la *croiance* doit être cherchée au croisement des propriétés des opérateurs interrogatifs et du sémantisme des verbes *savoir* et *croire*. Les particularités syntaxiques et sémantiques d'un opérateur interrogatif donné ainsi que les propriétés d'un verbe à état mental s'influencent mutuellement. Néanmoins ce sont les différences dans le sémantisme des prédicats ainsi que les caractéristiques des états mentaux qu'ils expriment qui déterminent le choix de l'opérateur interrogatif approprié.

La première grande différence entre les deux verbes concerne leurs présuppositions. *Croire que p* est un prédicat qui ne présuppose pas la vérité de sa complétive, il est entièrement non-factif. En revanche, la factivité de *savoir que p* peut être annulée dans certains contextes. Quand *savoir* garde sa propriété de factivité, l'opérateur employé pour poser la question est *comment* alors que sa défactivisation impose l'opérateur *pourquoi*. Cette observation confirme certaines propriétés des opérateurs interrogatifs que d'autres phénomènes mettaient aussi en avant, à savoir : *comment*, et plus particulièrement le *comment des sources*, exige la factivité de son contenu propositionnel alors que *pourquoi* autorise dans les contextes précis la non-factivité. En effet, si *pourquoi* est suivi d'un contenu propositionnel qui n'est modifié par aucun contexte épistémique, ou modal, c'est-à-dire si nous avons affaire au type de question *Pourquoi p ?*, alors *pourquoi* est factif.

Nous avons aussi démontré que l'opérateur *comment* de la question *Comment sais-tu que p ?* est d'un type spécifique, que nous avons appelé le *comment des sources*. C'est un opérateur qui pose la question à propos des sources de l'état mental *savoir*. Pour que cet opérateur puisse être employé, deux conditions doivent être remplies. Premièrement, l'objet de savoir - *p* doit faire référence à un état de choses qui existe et secondement, pour que l'on puisse parler des sources de quelque chose, il faut pouvoir identifier clairement le début de ce quelque chose. En effet, c'est par rapport à la phase initiale de savoir que l'on peut parler des sources. La première condition est étroitement liée à la factivité de *p*. L'identification de la seconde condition a permis de découvrir l'importance de l'aspect pour ces questions.

L'analyse aspectuelle a montré que c'est uniquement le prédicat *savoir* qui admet la décomposition en phases. Tout particulièrement, il est possible de mettre l'accent sur sa première phase. C'est cette caractéristique qui explique la possibilité de combiner le prédicat *savoir* et l'opérateur interrogatif *comment des sources*. L'impossibilité d'employer ce dernier avec le prédicat *croire* s'explique alors naturellement par le fait qu'il n'y a rien du point de vue aspectuel qui corresponde à la phase initiale de *croire*.

Cependant le dénominateur commun de toutes les différences énumérées ci-dessus semble être d'ordre cognitif. En effet, il existe une différence fondamentale entre les états mentaux purement cognitifs et les états mentaux non-cognitifs exprimés par les prédicats *savoir* et *croire* respectivement. Nous avons vu que les états mentaux cognitifs épistémiques comme le savoir, la mémoire ou la perception sont plus fondamentaux que les états non-cognitifs comme les croyances et les émotions et que cette différence influe sur le choix des opérateurs interrogatifs. Les états cognitifs épistémiques fondamentaux n'acceptent pas, dans les conditions normales, de question commençant par *pourquoi* – un opérateur qui semble être réservé aux états cognitivement plus complexes, comme la croyance. En effet, l'opérateur interrogatif *pourquoi* couvre un spectre des types d'information donnée dans les réponses qui est beaucoup plus large. Ainsi, au moyen de *pourquoi* on peut vouloir connaître les causes, les raisons, les justifications, les motifs, les intentions ou encore les buts de quelque chose. Pour cette raison, il semble normal que la question concernant les croyances s'exprime précisément au moyen de cet opérateur-là.

Finalement, l'analyse des propriétés pragmatiques a permis de mettre en évidence l'importance des circonstances dites 'normales' pour le comportement des questions à but explicatif. Nous avons défini les deux conditions qui doivent être remplies pour que les questions à but explicatif puissent être posées. Il s'agit de la non-trivialité de l'explanans et de la fondabilité de l'explanandum. L'insatisfaction de ces conditions mène à des pseudo-explications, c'est-à-dire des explications qui n'expliquent rien.

Tous ces arguments suggèrent que la solution du puzzle de la non-uniformité des opérateurs interrogatifs *pourquoi* et *comment* dans les questions concernant le savoir et la croyance se trouve dans le sémantisme des prédicats *croire* et *savoir* qui reflète les différences fondamentales existant entre les états mentaux qu'ils expriment.

Bibliographie

- AUSTIN J. (1946), « Other Minds », *The Proceedings of Aristotelian Society*, Suppl. Vol. 20 (1946) 148-187, traduction française 1994.
- BAUNAZ L., (à paraître), *French Subjunctives: a matter of facts? », in Lingua.*
- BROMBERGER S. (1987), « What we know when we don't know why » In Rescher, N. (ed.) *Scientific inquiry in philosophical perspective*, 75-104. Lanham, MD, University Press of America.
- BROMBERGER S. (1992), *On what we know we don't know. Explanation, Theory, Linguistics, and How Questions Shape Them.* University of Chicago Press.
- CINQUE G. (1999), *Adverbs and Functional Heads*, Oxford University Press.
- FODOR J. A. (1978), « Propositional attitudes », *The Monist* 61 (October), 501-23.
- HEMPEL C., OPPENHEIM P. (1948) « Studies in the Logic of Explanation », *Philosophy of Science*, 15, 567-579
- HINTIKKA J. (1989), *L'Intentionnalité et les mondes possibles*, Presses Universitaires de Lille.
- KARTTUNEN L. (1971), « Implicative verbs », *Language* 47 (2), 340-358.
- LÉGER C. (2006), *La complémentation de type phrastique des adjectifs en français.* Ph.D, Université du Québec à Montréal.
- MULLIGAN K. (2007), « Intentionality, Knowledge and Formal Objects », in T. Rönnow-Rasmussen, B. Petersson, J. Josefsson, D. Egonsson (eds), *Hommage à Wlodek. Philosophical Papers Dedicated to Wlodek Rabinowicz*, Dept. of Philosophy, Lund University: online publication 2007.
- TSAI D. (2004,) « Left Periphery and How-Why Alternations », Talk in Institut für Linguistik, Universität Potsdam, Germany.
- VAN FRAASSEN B. C. (1988), « The Pragmatic Theory of Explanation », in Pitt, J. (ed), *Theories of Explanation*, Oxford, 136-155.
- VENDLER Z. (1957), *Linguistics in Philosophy.* Cornell University Press.